ADIEU A L'ALSACE.

SERMON

prononcé

AU TEMPLE ISRAÉLITE DE COLMAR

le samedi 6 juillet 1872,

Par **Isaac LÉVY**,

ANCIEN GRAND-RABBIN DU HAUT-RHIN,

actuellement grand-rabbin à Vesoul.

PRIX : **50** CENTIMES.

SE VEND AU PROFIT DES ORPHELINS DE LA GUERRE.



PARIS,

SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS,

33, rue de Seine et rue des Saints-Pères, 33,

1872.

ADIEU A L'ALSACE.

SERMON

prononcé

AU TEMPLE ISRAÉLITE DE COLMAR

le samedi 6 juillet 1872,

Par **Isaac LÉVY**,

ANCIEN GRAND-RABBIN DU HAUT-RHIN,

actuellement grand-rabbin à Vesoul.

PRIX : **50** CENTIMES.

SE VEND AU PROFIT DES ORPHELINS DE LA GUERRE.



PARIS,

SANDOZ ET FISCHBACHER, ÉDITEURS,

33, rue de Seine et rue des Saints-Pères, 33,

1872.

Mes frères et mes sœurs bien-aimés,

Dans les sombres heures du désespoir, quand l'âme est affaissée sous le poids de l'infortune, aux douleurs présentes vient s'ajouter encore le souvenir du passé et de la félicité dont il nous a fait jouir, et la triste contemplation de nos espérances détruites, de notre bonheur anéanti, augmente notre affliction et agrandit notre peine.

Et c'est ainsi, mes frères, qu'en cet instant de suprême amertume, où je vais me séparer de vous, où je dois briser des liens que je croyais durables, se dresse devant moi le souvenir du jour où je pris pour la première fois possession de cette chaire.

Oh ! comme il était beau pour moi et radieux ce jour ! Ce temple resplendissait de lumières ; une foule nombreuse et sympathique l'avait envahi ; de ravissantes mélodies s'y faisaient entendre et charmaient mes oreilles. Et une voix aimée, celle d'un collègue, qui depuis, hélas ! a dû prendre, lui aussi, le chemin de l'exil, me souhaita la bienvenue, et m'assura que je trouverais dans le consistoire qui m'avait élu, qui m'avait placé à la tête de cette vaste circonscription, le concours le plus empressé, le plus actif, le plus dévoué.

Et ces riantes promesses s'étaient réalisées, mes frères. La plus belle harmonie, la plus étroite union régnaient entre mes collègues et moi. Animés des mêmes désirs, guidés par les mêmes vues, nous accomplissions ensemble la tâche qui nous était confiée, et nos rapports n'étaient pas seulement ceux de

collègues qui s'estiment, mais ceux d'amis qu'unit une douce et cordiale intimité.

Parmi mes coopérateurs du rabbinat, j'avais retrouvé beaucoup de mes chers condisciples d'autrefois, et notre amitié, que le temps et la distance avaient pu affaiblir, mais non briser, était redevenue vive et forte.

Des liens sympathiques s'étaient établis aussi entre moi et ceux qui m'avaient devancé dans le sacerdoce, et que je ne connaissais avant d'arriver parmi eux que par leur réputation de science et de vertu. Malgré la différence d'âge et quelques légères divergences d'opinion provenant de cette différence même, nous marchions la main dans la main, et je n'oublierai jamais la bienveillance qu'ils m'ont témoignée, les preuves d'attachement qu'ils m'ont données.

Je n'oublierai pas non plus les témoignages d'affectueuse estime qu'on m'a prodigués dans toutes les communautés que j'ai visitées, et j'en serai heureux et fier toute ma vie. Et toi aussi, chère communauté de Colmar, toi aussi tu remplissais mon âme d'une douce satisfaction ; toi aussi tu t'étais attachée à ton pasteur, comme lui s'était attaché à toi ; tu répondais à son affection par une affection égale.

Ainsi, mes frères, tout se réunissait ici pour me rendre heureux, et pourtant je pars. Mes plus belles espérances s'étaient réalisées ici, et pourtant je vous quitte ; mes désirs les plus ardents s'étaient accomplis parmi vous, et pourtant je m'arrache à cette chère Alsace où je suis né, où je laisse mon vieux père, où reposent les restes bien-aimés d'une mère trop tôt ravie à mon amour ; j'abandonne cette circonscription à laquelle j'avais voué un si profond attachement, à laquelle j'aurais voulu consacrer tout ce que je puis posséder d'intelligence, tout le dévouement dont je suis capable. C'est que des événements se sont produits qui m'imposent la dure nécessité à laquelle je cède ; c'est qu'une loi impérieuse pour ma conscience me dicte la détermination que j'ai prise.

Mes frères, depuis ma jeunesse j'ai aimé notre patrie d'un amour vif et ardent. Je l'aimais, non pas seulement parce qu'elle était, selon l'expression du prophète Jérémie, « puissante parmi les nations et princesse parmi les provinces, » *Rabathi bagoïm vesarathi Bamedinolh ;* je l'aimais non pas seulement parce que ses guerriers longtemps invincibles avaient promené par toute l'Europe leurs étendards victorieux, parce qu'ils s'étaient acquis par leurs exploits une gloire immortelle que nos récents désastres n'ont pu effacer ni ternir ; je l'aimais non pas seulement parce qu'elle était le temple des lettres et des beaux-arts, la régulatrice du goût, la dispensatrice de la renommée, parce que dans le monde entier aucune réputation n'était solidement établie que quand la France lui avait donné sa consécration ; je l'aimais surtout parce qu'elle était grande par le cœur, parce qu'elle était bonne et généreuse, parce qu'elle prenait en main la cause des faibles et des opprimés, parce qu'elle était l'initiatrice du progrès, l'apôtre de la civilisation, parce que sur son sol germaient les nobles idées de tolérance et de fraternité, pour se répandre de là sur l'univers entier, parce que dans les plis de son glorieux drapeau elle a apporté les bienfaits de la liberté et de l'égalité aux peuples mêmes qui depuis se sont rués sur elle et l'ont abattue sanglante à leurs pieds.

A ces premières raisons, qui suffiraient certainement pour expliquer et justifier mon profond attachement à la patrie, viennent s'en joindre d'autres non moins sérieuses.

C'est la France qui, la première, a réparé les iniquités dont Israël fut victime pendant des siècles ; c'est elle qui, la première, a convié nos ancêtres au banquet de la vie sociale ; qui, la première, leur a permis de développer les facultés qu'ils brûlaient de mettre au service du pays.

Et, sous le souffle fécond venu de notre patrie, les idées de tolérance se répandirent rapidement dans des régions qui leur avaient été longtemps fermées, et les préjugés dont souf-

fraient nos frères s'évanouirent, et les barrières que l'ignorance et le fanatisme avaient élevées s'écroulèrent, et Israël devint libre et heureux dans des contrées où avait pesé sur lui la plus dure, la plus cruelle des oppressions.

Voilà, mes frères, voilà ce que la France a fait, non-seulement pour nous, ses enfants, mais pour beaucoup de ceux qui l'outragent aujourd'hui par leurs écrits ou leurs paroles, et qui, oublieux des bienfaits dont elle les a fait jouir, se joignent à ses détracteurs et lui jettent l'anathème.

Ainsi, mes frères, j'aimais notre patrie, quand luisaient pour elle des jours calmes et prospères ; et quand le malheur vint fondre sur sa tête, quand l'atteignirent ces effroyables revers auxquels aucun de nous ne pouvait s'attendre, mon amour pour elle devint plus ardent et plus passionné ; il grandit devant l'adversité, comme grandit l'affection d'un fils pour sa mère que la maladie a étendue sur un lit de souffrance.

Animé de pareils sentiments, puis-je rester parmi vous, mes frères ?

Vous le devez, répond une théorie qui, d'après ce qui m'a été rapporté, a trouvé quelques adhérents ici et que je suis bien aise de pouvoir combattre publiquement. Vous le devez, dit-on ; car le pasteur appartient à son troupeau, et il n'a pas le droit de se séparer de lui, dût-il même lui sacrifier sa nationalité.

Cette théorie, fût-elle même vraie, ne serait pas applicable au cas présent. Le grand-rabbin exerce, à la vérité, dans la ville où il réside les fonctions de rabbin ; mais ce n'est pas là la partie essentielle de sa mission. Il est le chef religieux de toute une circonscription, et il appartient non pas à une, mais à toutes les communautés de son ressort. Or une partie assez importante de ma circonscription a eu le bonheur de rester française, et elle a les mêmes droits sur moi que la fraction qui a été si malheureusement détachée de la patrie.

D'ailleurs la théorie même que je viens d'exposer, je ne l'admets pas, je proteste contre elle, car elle est fausse. Si elle

était vraie, le rabbin serait à jamais enchaîné aux lieux où il s'est établi à sa sortie des écoles. Or on n'a jamais élevé une pareille prétention. Jamais on n'a blâmé un rabbin qui quittait une communauté peu importante pour une autre plus importante ; jamais on n'a fait un crime à aucun de nous de chercher à s'élever dans la hiérarchie sacerdotale et d'aspirer à étendre son action sur toute une circonscription.

Eh bien, si, pour arriver à une position plus haute et plus belle, le rabbin peut se séparer de ceux qui sont confiés à sa direction, pourquoi ne le pourrait-il pas pour rester fidèle à ses convictions, pour obéir à un des sentiments les plus nobles et les plus élevés : l'amour de la patrie?

Si j'ai réussi à vous démontrer la fausseté de la théorie au moyen de laquelle on prétend blâmer la détermination qu'un de mes vénérés collègues et moi nous avons prise, je vous demande encore une fois : puis-je rester parmi vous? Ah ! s'il ne s'agissait que de renfermer mes sentiments dans mon âme, d'en contenir l'expression, j'essaierais de me dominer; je ferais effort sur moi-même ; je dévorerais les larmes qui me montent aux yeux chaque fois que j'entends prononcer le nom de notre patrie. Mais ce qui est au-dessus de mes forces, ce qui m'est impossible, c'est de me mettre en contradiction avec mes sentiments, c'est de parler et d'agir contre eux.

On me dira, c'est là ce que je crains, et mes craintes ne me paraissent pas dénuées de fondement, on me dira de vous prêcher l'oubli du passé, la résignation au fait accompli. Mais puis-je vous exhorter à la pratique d'une vertu que moi-même je ne saurais pratiquer ? Puis-je vous consoler, quand moi-même, comme autrefois Jacob devant la tunique sanglante de son fils, je refuse toute consolation? (1) Puis-je vous demander d'ar-

(1) *Genèse*, XXXVII, v. 35.

racher de votre cœur le souvenir de la patrie perdue, quand moi je ne cesse de m'écrier avec le poète exilé sur les rives de l'Euphrate:

Inn Eschkochech Ieruschalaïm Tîschkach Yemini.

« Que ma droite s'oublie si je t'oublie jamais, ô Jérusalem ! » (1)

On m'engagera aussi à vous prêcher l'amour de la patrie. Mais de quelle patrie vous parlerai-je ? De celle que nous pleurons, et vers laquelle se portent tous nos désirs et toutes nos aspirations ? Mais pour celle-là on ne me permettra plus de réclamer votre attachement. On m'ordonnera de vous enseigner l'amour de la patrie nouvelle qu'on vous a donnée, à laquelle on vous a liés par la force ; mais pour celle-là, mes frères, je ne puis pas vous demander votre affection ; car cette affection je ne l'éprouve pas, je ne saurais l'éprouver.

Et si les craintes que je viens d'exprimer ne se réalisaient pas, n'y a-t-il pas un autre écueil contre lequel je viendrais me briser infailliblement ? On me demandera de prier pour le souverain que les événements vous ont donné. Ah ! vous sentez bien vous-mêmes, mes frères, que vous ne sauriez exiger de moi un pareil effort. Quand mes lèvres devraient prononcer les paroles de cette oraison, il ne sortirait de ma bouche que des sanglots. Il me semblerait voir se dresser devant moi la patrie telle que la représente un tableau devant lequel vous vous êtes certainement arrêtés comme moi, que vous avez contemplé comme moi avec une douleur muette ; il me semblerait voir la France, voilée de deuil, les yeux égarés par la douleur, la poitrine traversée par une horrible blessure dont le sang jaillit à grands flots ; il me semblerait l'entendre me reprocher d'une voix plaintive mes prières pour celui qui l'a vaincue, humiliée, mutilée, qui lui a arraché des enfants qui se considéraient,

(1) Psaume 137, v. 6.

qui se considèrent encore, qui se considéreront toujours comme la chair de sa chair et les os de ses os.

Eh bien non, ma France chérie, je ne te renierai pas, parce que tu as perdu pour un instant le prestige que tu sauras bien reconquérir plus tard! Non, je ne t'abandonnerai pas parce que tu es malheureuse! Non, mère bien-aimée, je ne serai pas pour toi un fils ingrat et dénaturé! Non, je ne prierai pas pour tes ennemis! C'est à toi seule que j'appartiens, que je veux appartenir toujours! C'est de toi que je veux parler dans mes entretiens avec mes frères, c'est pour toi que je veux prier, pour que Dieu te permette de te relever de ta chute, de panser tes plaies, de guérir tes meurtrissures, de redevenir ce que tu as été, ce que tu dois redevenir, non-seulement pour ton propre bonheur, mais pour le bonheur du monde entier, pour le triomphe universel de la justice et de la liberté!

Je sais bien, mes frères, que le salut de notre pays peut venir et viendra sans mon humble prière; mais il me sera doux à moi de pouvoir publiquement et librement invoquer pour lui la miséricorde divine. Je sais bien que l'amour de la patrie embrase à l'heure qu'il est l'âme de tous ses enfants; mais ce sera pour moi une satisfaction ineffable de contribuer à entretenir cette sainte flamme dans le cœur de ceux de mes coreligionnaires dont j'aurai la direction spirituelle. Je sais bien que ma protestation contre le régime qui s'est établi ici par la force ne pèsera d'aucun poids dans la balance de vos destinées; mais ma conscience sera soulagée. D'ailleurs ma protestation vient s'ajouter à d'autres, et elle prouvera que dans tous les rangs et dans tous les cultes persiste l'amour de la patrie; que dans tous les cœurs vit l'espérance de voir le droit reprendre son empire, de voir l'Alsace rendue au pays auquel on a bien pu arracher son territoire, mais dont on ne parviendra jamais à détacher son âme.

Les dernières paroles que je viens de prononcer renferment une espérance. Cette espérance est la mienne, et quand elle se

réalisera, oh ! alors, vous m'appellerez, n'est-ce pas, mes frères ? Et moi, partout où je serai, j'accourrai ; et comme j'ai partagé vos angoisses et votre douleur, je partagerai votre joie et votre allégresse ; et comme nous avons gémi ensemble sur les malheurs de la patrie, nous entonnerons ensemble l'hymne de la délivrance, et nous ferons entendre des cantiques comme ce temple n'en a jamais entendus : le cantique joyeux de l'enfant qui retrouve sa mère, de l'exilé qui rentre dans ses foyers et qui revoit tous ceux vers lesquels, pendant les longues années de l'absence, son cœur s'élançait à travers l'espace.

C'est avec cette espérance, mes chers auditeurs, que je vous dis, non pas adieu ; non, non, ce mot est trop amer, trop désolant, mais au revoir.

C'est avec cette espérance que je vous donne la bénédiction dont j'ai récité plus d'une fois la formule dans ce temple, mais jamais avec une émotion aussi douloureuse, aussi poignante qu'aujourd'hui.

« Que le Seigneur vous bénisse, chers frères et sœurs, et vous préserve de tout malheur et de tout accident ; que le Seigneur fasse luire sa face sur vous et vous donne la force de supporter votre sort ; que le Seigneur tourne sa face vers vous et vous accorde à tous de vivre jusqu'au jour de la délivrance ! Amen. »

PRIÈRE.

Eternel, Dieu de bonté, de miséricorde et d'amour, daigne exaucer la dernière prière que je t'adresse dans ce temple ; laisse arriver jusqu'à toi les dernières supplications que je fais monter d'ici vers ton divin trône. Réalise les promesses con-

tenues dans la bénédiction que je viens de donner en ton nom à la communauté plus spécialement confiée à mes soins, et que j'envoie aussi de ce sanctuaire à toutes les communautés de ce vaste ressort. Bénis tous ceux qui sont réunis dans ce temple, les hommes et les femmes, les vieillards et les enfants, et ceux qui n'ont pu venir aujourd'hui pour recevoir mes adieux.

Bénis cette circonscription autrefois si belle, et les administrateurs qui l'ont dirigée et ceux qui la dirigent aujourd'hui, et les pasteurs qui exercent au milieu d'elle leur pieux ministère. Bénis les institutions religieuses et charitables qu'elle renferme ; veille sur elles ; permets-leur de se maintenir, de résister à la tempête qui est venue fondre sur nous, afin que nous les retrouvions debout et florissantes quand la tourmente sera passée.

Bénis cette cité où j'ai fait un trop court séjour, et où j'ai reçu un accueil si bienveillant, où j'ai joui d'une hospitalité si douce.

Bénis notre chère Alsace, et hâte pour elle le jour où ses fils exilés reverront ses vertes collines et ses riantes vallées, où elle se dépouillera du voile de deuil qui la couvre pour reprendre ses vêtements de fête, où fuiront pour elle l'affliction et l'angoisse, afin de faire place à la joie et au bonheur ! Amen.



DU MÊME :

Défense du Judaïsme, 1 vol. in-8°..................	3f 00
Isaïe ou le Travail, 2e édit., 1 vol. in-8°.	1 00
Les Veillées du Vendredi, 2e édit., 1 vol. in-12.......	1 25
Récits Bibliques, 1re série, 1 vol. in-18...............	1 00
Histoire Sainte complète, 1 fort vol. in-18.....	1 25
Eloge funèbre de S. Dreyfuss, rabbin de Mulhouse, in-8°..	» 50

IMPRIMERIE DE A. SUCHAUX, A VESOUL.


44 758 03

BM
740
L65
1874

Levy
Sermons.

220783

BM
740
L65
1874

220783

SWIFT LIBRARY


UNIVERSITY OF CHICAGO
44 758 034